Meunier, Mathieu. *Un vélo dans la tête*. Montréal : Marchand de feuilles, 2014. 233 p.

Un vélo dans la tête : à la conquête de la vie

Épuisé par les futilités d'*Occupation double*, un jeune homme décide soudainement de partir à l'aventure sur sa bicyclette mauve Poliquin pour trouver un sens à son existence. Sans destination précise, il désire simplement parcourir des kilomètres et des kilomètres pour peser chaque syllabe du mot *LIBERTÉ*. Son périple le mènera de Vancouver à Mazatlán au Mexique. Un voyage peu organisé, progressant au fil des observations et des coups de pédales du protagoniste, qui permet à ce dernier de remettre en question la façon dont il appréhendait le monde jusqu'à maintenant. Mais à force de poser trop de questions, il ne prend plus la peine de chercher les réponses. C'est pourquoi il se concentre sur une première interrogation : qui est Soyouz T.? Son périple sera motivé en partie par le fantasme de cette Soyouz T., une jeune femme arborant des tatouages dans le visage qui déposa dans une librairie d'occasion un exemplaire des *Portes de la perception* d'Aldous Huxley complètement défraîchi, annoté, gribouillé et dont nombre de pages se sont envolées. S'étant porté acquéreur de cet ovni littéraire, notre voyageur souhaite aller à la rencontre de cette femme grâce à la note qu'elle a laissée sur la page de garde avec un stylo mauve : « SOYOUZ T., SAN DIEGO ». C'est avec plaisir que l'on part à l'aventure sur la côte ouest de l'Amérique attelé d'une bécane, d'un mystérieux roman et de rêves pleins la tête.

Un vélo dans la tête, premier roman de Mathieu Meunier, est empreint d'humour et de sincérité et promet à son auteur une belle carrière littéraire. Le personnage, bien qu'il soit un peu gauche, tête en l'air, pas très propre, est des plus attachant. C'est avec plaisir que le lecteur prend part à ce voyage et découvre des lieux mythiques, tel que la librairie *City Lights* de San Francisco, lieu culte de la *Beat Generation*, et fait des rencontres mémorables comme ce cher Jim (ou John ? Ou Tim ?), viticulteur amateur qui a découvert le sens de la vie dans sa petite maison où règne un vrai bric-à-brac, mais dont la vue sur le Pacifique fait tout oublier. Le roman de Meunier est audacieux, car il suit le chemin tracé par *Volkswagen Blues*. La comparaison avec le livre de Jacques Poulin est immédiate ; même route, même quête sur le sens de la vie, même organisation textuelle en de brefs chapitres ; le tout ficelé avec humour. On discerne également les autres inspirations littéraires de Meunier, à savoir Hemingway et Kerouac (McDuff). Toutes ces références littéraires et culturelles donnent un rythme au parcours du voyageur (et à la lecture). Cependant, ce qui manque au roman de Meunier c'est une sensibilité, une intériorité, à

son cycliste. Le personnage présente les lieux qu'il visite, mais l'on sent une certaine retenue ; il n'ose pas divulguer ce qui le pousse à continuer sa route. Les motivations de son périple restent floues : « Certaines raisons qui motivent mon voyage me sont connues, évidentes, opaques. D'autres, totalement inconnues, plutôt nébuleuses, un peu gênées, translucides. Elles prennent du temps à se manifester ». Cette retenue fait en sorte que, par moment, le lecteur a plutôt l'impression de lire un guide touristique détaillant chaque endroit visité au lieu d'un roman. L'écriture de certains passages est très factuelle ; de nombreuses informations concernant les sites arpentés sont données au lecteur, comme la façon d'obtenir un visa mexicain lorsqu'on veut continuer notre chemin après Ensenada. Parallèlement à l'écriture factuelle, Meunier utilise l'humour pour égayer son roman. Toutefois, l'écriture ironique n'est pas encore pleinement maîtrisée. À quelques reprises, la plaisanterie tombe à plat avant d'avoir atteint sa cible. Si le personnage principal avait été quelque peu étoffé, par exemple en lui créant un passé ou en cernant mieux ce qu'il tentait de conquérir (ou de fuir), cela aurait permis au roman de gagner en force et également le lecteur se serait identifié davantage à ce cher voyageur. Cette forme de retenue est peut-être due à la grande part autobiographique du récit ; Meunier lui-même a fait ce périple sur un vélo mauve Poliquin. Il semble avoir voulu garder pour lui les raisons qui l'ont incité à pédaler tous ces kilomètres. Tout reste confiné dans l'esprit de l'auteur (et du protagoniste) et fait en sorte que le lecteur reste un spectateur passif de ce voyage. Ce cher cycliste nous livre ses réflexions sur les lieux visités, les gens rencontrés et ses anecdotes de voyage.

Une autre force du texte de Meunier est que le voyage est perceptible avec tous les sens. On entend le bruit des grandes villes, on ressent les picotements des bulles de *poison oak* sur ses jambes, l'odeur nauséabonde de ses souliers nous monte au nez et l'âpreté du café rance de dépanneurs un peu douteux nous laisse un arrière-goût sur la langue. Chaque nouvelle expérience a permis au protagoniste d'avancer un peu plus sur sa route et a permis également à l'auteur de cheminer dans son processus d'écriture, comme celui-ci l'indique lors d'une entrevue pour *Journal Métro* en février 2014.

Ma routine d'écriture rime avec voyages, déplacements et perte de repères. Je dois absolument quitter mon petit confort. Changer d'environnement. Je me ramasse souvent dans des petits restos qui sentent les graines de toasts ou dans des chambres d'hôtel bizarres. Tout seul. Les cafés 24h dans des coins peu recommandables de certaines grandes villes américaines m'ont permis d'écrire une bonne partie d'*Un vélo dans la tête*. Une fois « ailleurs », je n'ai besoin que d'un coin tranquille et du café. Quand ces conditions sont réunies, les mots sont souvent au rendez-vous. (McDuff)

Quoi qu'il en soit, cette lecture est touchante et instigue une réflexion sur le vrai sens à donner à la vie. Le temps semble ralentir et se calculer en couchers de soleil sur le Pacifique. Plus le parcours du personnage principal progresse, plus il se libère volontairement (ou involontairement) de bagages superflus qui lui permettent de vivre son voyage le plus simplement possible, il en oublie même ses souliers dans un hôtel californien et son casque de vélo dans le coffre d'un camion à Ciudad Insurgentes (Mexique). Tout au long de son périple, il laissera tomber derrière lui de nombreuses pièces de son vélo et plusieurs de ses peurs. De plus, cet homme nous fait voyager dans ses souvenirs ; il se rappelle ses voyages de jeunesse dans des auberges un peu crasseuses et ses tentatives de surfer à Hawaii.

Or, cette façon peu commune d'aller au contact de la vraie vie (et de se retirer en même temps de celle-ci) lui fait comprendre qu'en pédalant seul, il creuse une distance entre lui et les autres, si bien que cela l'empêche de désirer toute forme de stabilité, de routine. C'est à la fin de son voyage qu'il réalise pleinement le chemin parcouru et qu'il se considère comme un nomade, car il ne regarde plus ce qu'il a quitté et marche la tête haute « vers l'inconnu, une douce incertitude » qui semble, elle, s'articuler vers un retour à une forme de stabilité. Comme il dit si bien : « Différents motifs poussent l'être humain à quitter son nid, à entreprendre une quelconque niaiserie, dans le but de se perdre un peu, entre une idée, deux projets, trois petits chats et une souris verte ». En somme, *Un vélo dans la tête* est un beau voyage bercé par l'océan, le chaud soleil de la côte ouest et le rêve de Soyouz. Un roman à lire pour briser la routine et pour rêver un peu.

Camille Arpin

Bibliographie

McDuff, Rachelle. « Questions en rafale avec l'auteur Mathieu Meunier ». *Journal Métro* (5 février 2014). <http://journalmetro.com/culture/442002/questions-en-rafale-avec-lauteur-mathieu-meunier/> [consulté le 20 mars 2014].